

LA
CONVERSATION
DANS
L'ATELIER

SIBYLLE MULLER et
DANIEL PAYOT

Origine de la conversation

Dans le courant de l'année 2011, mon éditeur habituel (Claude Lutz, Circé) me fait part d'un projet : l'œuvre de Walter Benjamin étant tombée dans le domaine public en 2010, on pourrait envisager de proposer une nouvelle traduction d'un texte assez bref, mais important, intitulé en allemand Der Erzähler (littéralement : « celui qui raconte ») ; l'originalité de cette publication, c'est que le texte serait accompagné d'un commentaire assez étoffé, confié à un philosophe. Je suis évidemment d'accord pour traduire ce texte : il y a des années que Benjamin m'accompagne, j'ai traduit il y a quelques décennies son Origine du drame baroque allemand, et depuis je n'ai cessé de le lire, bref, ce projet me plaît ! Le contrat est signé, je me mets au travail. L'auteur du commentaire sera Daniel Payot, professeur de philosophie à l'université de Strasbourg, que j'ai croisé deux ou trois fois à l'époque où j'y enseignais. Je passe donc l'été 2011 à traduire, j'envoie mon manuscrit, et en novembre 2011, je reçois cet e-mail :

Bonjour,

Claude Lutz m'a envoyé hier votre traduction du texte de Walter Benjamin. Vous le savez peut-être, il m'a proposé d'en faire un commentaire suivi, chapitre par chapitre. Je trouve que le calendrier nous offre une chance extraordinaire de nous concerter un peu avant l'établissement définitif du texte français et du commentaire. D'où ma question : seriez-vous d'accord pour que, à l'occasion, et sur des points qui ne seront pas très nombreux, je vous fasse part de questions que je me pose à propos de tel ou tel terme ou concept employé par Benjamin, sur l'emploi duquel j'ai moi-même des interrogations ? Cela, pas du tout pour intervenir dans la traduction, je n'ai pas de compétences pour cela, mais pour qu'éventuellement

nous puissions accorder au plus près vos options et la signification que je tente de donner à tel ou tel passage.

Si vous en êtes d'accord, je vous enverrai une première série, façon de lancer entre nous une conversation à propos de ce texte dans lequel, plus je travaille, plus je découvre des problématiques qui me semblent tout à fait centrales dans l'œuvre de Walter Benjamin.

En vous remerciant, et avec mes très cordiales salutations,
Daniel Payot

Première surprise, et plutôt agréable : ce n'est pas la première fois que je travaille avec des philosophes, mais je dois dire qu'on ne m'a pas toujours proposé d'emblée une telle collaboration. Ma réponse a donc été favorable, comme on peut l'imaginer :

Bonsoir,

En effet, je connais le projet de Claude Lutz à propos du *Raconteur*, et je m'en réjouis ! Je lui ai d'ailleurs bien dit que j'étais à votre disposition pour d'éventuels ajustements, mises au point ou éclaircissements quelconques. N'hésitez donc pas à me faire part de vos questions ou remarques.

J'ai traduit, comme je le fais toujours, au plus près du texte. Je me suis donc attachée en particulier à rendre le « ton » de ce texte, comme d'habitude assez elliptique, provocant, même un peu arrogant. Je me suis un peu appuyée, pour la lecture, sur la version française de Benjamin, mais je n'ai absolument pas regardé la version Gandillac/Rusch. À ce qu'on m'a dit, il y aurait quelques divergences...

J'attends maintenant votre premier envoi, quand vous voudrez.

À quoi Daniel Payot répondit :

Chère Sibylle Muller,

Je vous remercie vivement de votre réponse et je suis ravi de votre accord pour un petit travail commun de peaufinage du texte. Notre *Erzähler* suscite une débordante activité de publication en français : outre les traductions « historiques » de Benjamin lui-même, puis de de Gandillac, celle de Rusch faite à partir de la précédente mais profondément revue, il y en a encore depuis une date récente deux autres, publiées l'une et l'autre aux éditions Rivages & Payot¹. Je les

¹ À l'heure où je commençais ma traduction, seule était disponible en librairie la version suivante : *Le conteur*, Œuvres, trad. Maurice de Gandillac et Pierre Rusch, Gallimard, coll. Folio essais, 2000. Puis deux nouvelles versions ont paru : *Le conteur*, dans *Expérience et pauvreté*, suivi de *Le conteur* et *La tâche du traducteur*, trad. Cédric Cohen-Skalli, éd. Payot-Rivages, octobre 2011 ; (suite page suivante)

ai regardées toutes, mais je suis vraiment content de pouvoir maintenant travailler sur la vôtre. Elle prend le parti de donner à entendre le texte dans son ton et ses colorations singulières, ce qui le rend d'autant plus intéressant : attachant la plupart du temps, parfois énigmatique ou, comme souvent chez Benjamin, « crypté » avec un peu d'affectation. Il me reste quelques interrogations, je vous fais part des principales dans le document joint. Ne soyez pas effrayée par sa longueur, je me suis un peu laissé aller à ce qui tourne parfois en ébauche de commentaire, et finalement je vous soumetts l'ensemble en l'état. J'espère ne pas vous ennuyer par des excès d'enthousiasme benjaminien !

Avec mes remerciements et mes très cordiales salutations,
Daniel Payot

Cet échange marqua donc le début de notre « conversation ». Il définissait aussi nos positions respectives par rapport au texte : moi comme traductrice et Daniel Payot comme lecteur et commentateur. Il m'envoya à plusieurs reprises des listes de questions/commentaires, auxquelles je répondais ponctuellement dans une police et une couleur différentes, et il y eut ainsi quelques aller-retours, qui ont donné à nos fichiers un aspect bigarré : « J'ai à mon tour employé une nouvelle police de caractères et même une autre couleur ! Si nous continuons ainsi, cela va faire un beau tissage polychrome ! » (DP, 20 novembre 2011)

J'ai donc taillé dans cette étoffe multicolore, avec l'accord de Daniel Payot, pour en extraire quelques échantillons, hélas en noir et blanc, de notre dialogue sans guillemets (qui s'étala en fait sur plusieurs semaines)... et quelques problèmes bien connus dans ce genre de traduction.

D'abord le titre !

DP : La première interrogation concerne, évidemment, le titre lui-même. Le choix est difficile, entre *Le narrateur*, *Le conteur* et *Le raconteur*. Le premier terme, choisi par Benjamin puis par Maurice de Gandillac, fait peut-être davantage penser aujourd'hui au personnage qui prend la parole à l'intérieur du texte de fiction, ce qui

(suite) Nicolai Leskov, *Le voyageur enchanté*, précédé de *Le raconteur* de Walter Benjamin, trad. du russe par Victor Derély et de l'allemand par Maël Renouard, éd. Payot-Rivages, 2011.

Sans oublier : *Le narrateur*, dans *Écrits français*, de Walter Benjamin, Folio essais, 2003.

n'est évidemment pas ce que vise Benjamin. La troisième option présente l'inconvénient de ne pas sonner de façon très habituelle, mais elle évite des difficultés induites par l'usage rapproché de *Erzählung* et de *Märchen* ; de plus, le texte se présente comme la construction d'une « figure », à laquelle il n'est peut-être pas très gênant que le texte donne un nom un peu « décalé » (en français).

SM : Vous reprenez tout à fait mes propres réflexions ! J'ai proposé à Claude Lutz (et maintenant à vous) de prendre éventuellement pour titre « Le raconteur d'histoires », au cas où « Le raconteur » semblerait trop abrupt – mais cela a d'autres inconvénients. J'ai vérifié dans le TLF : le « raconteur » est attesté chez Mme de Staël ! Et cela correspond tout à fait à l'anglais « storyteller ».

DP : Bon. Alors gardons « Le raconteur ». Je trouve ça mieux sous cette forme qu'avec l'ajout « d'histoires ».

SM : C'est d'ailleurs le titre retenu par l'un des nouveaux traducteurs – moi qui pensais tenir un scoop avec mon idée...

Les notes (N.d.T.) !

DP : La note biographique sur Leskov est, me semble-t-il, de Benjamin lui-même. Elle ne me dispensera pas de dire deux mots sur cet auteur russe en note introductive, mais sans doute est-il nécessaire d'inclure les lignes de W.B. ?

SM : Oui, c'est un oubli de ma part, et je le réparerai. J'en profite pour vous dire que j'ai une position de principe, qui est de ne pas mettre de « N.d.T. » à moins que ce ne soit absolument nécessaire, ce qui est rarement le cas. Je tiens à laisser le texte « dans son jus ». C'est pourquoi j'ai retraduit les citations de Lukács et de Bloch, sans mettre aucune référence, ni pour les citations de Valéry, puisque c'est ainsi que procède Benjamin. Mais je vais rétablir cette note-là, en ajoutant peut-être une petite mise à jour (N.d.T. exceptionnelle).

DP : Votre position de principe est tout à fait respectable. J'indiquerai les références (Valéry, Bloch, Lukács) dans le commentaire ; pour les deux derniers auteurs cités, je renverrai à une date d'édition allemande antérieure à 1936 et me contenterai d'indiquer que le texte a connu une édition française (traducteur, éditeur, date) sans que cela introduise un lien entre cette mention et le texte français tel qu'on le lit dans votre version.

SM : C'est une excellente solution, la meilleure même : on restitue le texte tel qu'il est, avec son refus des références de type « universitaire », et dans le commentaire on incite le lecteur à faire la même recherche que vous.

« Plénitude », « désarroi » – on hésite, on se rapproche et on se met d'accord...

DP : Ce chapitre me pose plusieurs problèmes de compréhension, à propos desquels votre appréciation me serait très précieuse :

– Y a-t-il moyen sans abus d'interprétation d'insister, à propos du roman, sur le fait qu'il prétend se rapporter à la vie comme à une plénitude, une complétude, là où le récit au contraire la rapporte à une essentielle incomplétude (à ce qui sera nommé plus tard le cours insondable du monde) ? Je me réfère ici à la phrase « *Mitten in der Fülle des Lebens und durch der Darstellung dieser Fülle* » : le « foisonnement » suggère une multitude d'événements ; pensez-vous envisageable à cet endroit d'utiliser le mot « plénitude » ?

SM : À moins que vous y teniez vraiment, oui, cela me gêne un peu. Pour moi « plénitude » a une connotation d'achèvement, d'épanouissement, ou, comme vous le dites, de cohérence (ce que vous entendez par « entité » ?) ; et cela appartient au style soutenu, alors que *Fülle* est un terme très courant – en langage moderne, ou oral, on dit « *eine Fülle von Dingen* » comme en français « une quantité de choses », ou, dans un autre registre « plein de choses » – et « *die Fülle des Lebens* » est à la limite du cliché (presque 12 000 000 occurrences sur Google !). L'idée me semble bien être celle de la multiplicité. Si vous trouvez « foisonnement » exagéré, je vous propose tout simplement « la richesse de la vie ». Je comprends la phrase ainsi : la vie étant riche, multiple, foisonnante... le roman « ne sait pas quoi en faire » (il est *ratlos*). Qu'en pensez-vous ?

DP : Je comprends tout à fait ; et du coup, « foisonnement » me semble meilleur que « richesse ». Ne pensez-vous pas qu'il y a de la part de l'auteur une volonté de suggérer un contraste, une tension, entre le côté « foisonnant » de la vie telle que le roman la relate et, au cœur de ce foisonnement, un être humain qui se trouve lui-même démuné, désesparé ? Le désarroi est suggéré par la représentation du foisonnement. Mais tout cela peut en effet être entendu dans la phrase : « Au milieu du foisonnement de la vie, et par la représentation de ce foisonnement, le roman proclame le profond désarroi de l'être vivant », sur laquelle nous sommes donc d'accord.

SM : D'accord ! je corrige (les deux occurrences du mot)... « Désarroi », que j'accepte tout à fait, ajoute une nuance un peu dramatique – qui n'est pas absente de *ratlos* – et qui convient bien.

DP : Le terme de *Ratlosigkeit* (« le roman proclame la profonde perplexité [*die tiefe Ratlosigkeit*] de l'être vivant ») peut-il être mis explicitement en relation avec ce que le texte dit, à plusieurs reprises, à propos du conte ou du récit, du « conseil » (*Rat*) ?

SM : Oui !

DP : Je crois comprendre ceci : en lisant un roman, le lecteur est mis en présence d'une vie qu'on lui présente comme une entité (dans sa « plénitude »), et pourtant, au même moment, il se trouve projeté dans un monde privé de bons conseils, d'aide pratique, d'accompagnement (suggérés au contraire par le récit, chez Leskov et d'autres). Du coup, cette perplexité serait avant tout le fait d'être démuné, privé d'aide, désemparé, déconcerté. Seriez-vous d'accord avec cette interprétation ? Elle ouvre, évidemment, sur une difficulté supplémentaire : quel substantif trouver pour dire cela : « désarroi » ? « désorientation » ?

SM : Oui pour « désarroi ». *Ratlosigkeit*, c'est très exactement le sentiment de celui qui ne sait pas quoi faire (et qui dit : « *Ich weiß nicht um Rat* »). Dans ce passage, Benjamin joue un peu sur les mots : « *um Rat wissen* », c'est « être de bon conseil » quand il s'agit d'un tiers, mais c'est aussi « savoir ce qu'il convient de faire »... C'est pourquoi Benjamin parle aussi de conseil pour soi et pour autrui. Le jeu de mots passe moins bien en français, hélas...

Lire, comprendre, interpréter, commenter... traduire !

DP : « *Nun aber sucht der Leser des Romans wirklich Menschen, an denen er den "Sinn des Lebens" abliest.* » Nous sommes là au milieu d'une sorte de syllogisme : le sens de la vie se révèle surtout avec la mort, or le lecteur de romans cherche le sens de la vie, donc il s'attend d'une manière plus ou moins certaine et plus ou moins inconsciente à assister à la mort des personnages de roman. La proposition du milieu suppose que, pour le lecteur de romans, le sens de la vie peut être recueilli, ramassé, collecté à même la présentation de ces personnages. Pensez-vous possible de rendre cela par une formule du genre : « Or le lecteur de romans est effectivement à la recherche d'êtres humains sur lesquels il pourra

(cueillir, récolter, collecter) le “sens de la vie”. Il faut donc... » Évidemment, les termes suggérés (cueillir, récolter, collecter) font perdre la proximité immédiate *Leser / ablesen*, mais leur étymologie renvoie au *legere* latin dont provient aussi le lire.

SM : On est là dans le commentaire étymologique... tout à fait pertinent, certes, mais qui ne peut être que le fait du lecteur (vous, en l’occurrence). Le texte propose, de manière brute, *lesen/lire* et *Leser/lecteur*. Le passage à cueillir, récolter, collecter est, à mon sens, de l’ordre du commentaire et non de la traduction... qui ne l’interdit évidemment pas. Mais personnellement, en tant que traductrice, je n’introduirais (n’imposerais) pas cette interprétation dans le texte même.

DP : Je comprends tout à fait, et je vous remercie de formuler aussi clairement ce qui peut constituer nos positions respectives par rapport au texte : elles sont différentes, elles doivent le rester. Et vous avez rudement raison de refuser les traductions qui veulent expliquer et commenter, surtout en jouant sur les étymologies : on en souffre assez en tant que lecteur français de Heidegger !!! Je retire donc, sans aucun regret, ma hasardeuse proposition. Le « sens de la vie » est bien lu (pas moyen en français de suggérer la nuance entre *lesen* et *ablesen* ?). Que dites-vous des autres suggestions que contenait ma remarque, que je résume donc maintenant ainsi : « Cette phrase dit que le “sens” de sa vie ne se révèle qu’à partir de sa mort. Or le lecteur du roman est vraiment en quête d’êtres humains sur lesquels il pourra lire le “sens de la vie”. Il faut donc que d’une manière ou d’une autre il soit sûr par avance qu’il assistera à leur mort » ? Évidemment, l’idée de lire quelque chose *sur* un être humain est en elle-même un peu bizarre ; mais on lit bien *sur* un support donné, non ? Il est vrai que certains (les devins, etc.) lisent aussi *dans* (les entrailles, etc.). Mais je vois mal « en quête d’êtres humains dans lesquels il pourra lire... ». Et il s’agit aussi certainement d’éviter une périphrase excessive, telle que « en quête d’êtres humains dans le destin desquels il pourra lire, etc. ».

SM : Vous avez raison en parlant de « support ». C’est exactement le sens de cette nuance *lesen/ablesen*. En fait je ne suis pas sûre que cette nuance-là soit vraiment significative au point qu’il faille la sauver. À la réflexion, je pense qu’il s’agit de cette tendance propre à la langue allemande de tout dire, de décrire le réel dans ses moindres

détails (ce que G.A. Goldschmidt appelle la névrose obsessionnelle de la langue allemande !), à la différence du français qui joue plus sur l'implicite et la contextualisation ; on le sait à propos des verbes décrivant des sons, par exemple, mais c'est vrai aussi de l'emploi des particules verbales. « *Ein Buch lesen* », c'est s'approprier un contenu globalement. *Ablesen* évoque justement un support : le mouvement par lequel le lecteur prend un élément sur un support, on peut rapprocher ce terme de *abschreiben*, *abbilden* : « copier » (de l'écriture, de l'image...). En tant que traductrice, il m'a fallu apprendre aussi à sacrifier parfois ce genre de détail ! Mais en français, « sur » est parfait, on dit aussi « lire sur le visage de quelqu'un ». Je le garde !

Petits ajustements

DP : N'y a-t-il pas dans le mot *Übermut* une dimension d'audace, voire d'insolence ? Le jeu de mots que fait ici Benjamin autour de *Mut* « courage » ne peut pas être rendu littéralement, mais il reste l'idée d'une répartition entre deux pôles contraires qui développent des versions contradictoires du courage : ruse et audace ; « *Ainsi le conte répartit-il, dialectiquement, le courage entre les deux pôles de la prudence (c'est-à-dire de la ruse) et de l'insolence* » ?

SM : Encore un passage qui m'a fait souffrir ! Oui, il y a de l'insolence dans *Übermut*, mais je trouve que c'est un peu réducteur. Il y a de l'audace aussi, mais aussi de l'euphorie, de la légèreté, de la gaïté... « l'insouciance », peut-être ? Qu'en pensez-vous ?

DP : Oui, c'est bien, et, si vous en êtes d'accord, la formulation du passage pourrait donc être, d'une manière je crois à la fois fluide dans la forme et rigoureuse sur le fond : « La meilleure recommandation que l'on puisse faire aux hommes, comme l'enseignait le conte il y a bien longtemps et comme il l'enseigne aujourd'hui encore aux enfants, c'est d'affronter les forces du monde mythique avec ruse et insouciance. (Ainsi le conte répartit-il dialectiquement le courage entre les deux pôles de la prudence – c'est-à-dire de la ruse – et de l'insouciance) ».

SM : oui ! Vous avez trouvé une solution très élégante pour traduire ce terrible *polarisieren* – je corrige et j'adopte !

L'implicite et l'explicite : mots étrangers (mais pour qui ?)

DP : Deux termes dans ce dernier chapitre dont je me demande s'ils ne sont pas une adresse quasi explicite à Brecht et à travers lui

à une conception marxiste de l'histoire (mon hypothèse, que j'esquisserai dans une note introductive, est que l'intérêt porté par Benjamin à l'épique et à ce qu'il appelle ici l'« aspect épique de la vérité » se trouve exactement au croisement de deux conceptions adverses, matérialiste d'une part, théologique de l'autre [Brecht d'un côté, Scholem de l'autre], qui cohabitent en lui depuis 1924, qui se réuniront explicitement dans le texte de 1940 sur le concept d'histoire, et dont le texte de 1936 indiquerait, d'une manière plus cryptée, la convergence). Ces deux termes sont : *Praxis* et *Gestus*.

Pensez-vous possible de les garder tels quels ? Le mot *praxis* a d'emblée, pour un lecteur français, le sens d'une allusion au marxisme (du moins pour un lecteur de ma génération, c'est très certainement moins vrai pour les plus jeunes...). Quant au *Gestus*, c'est un concept explicite chez Brecht. Et bien entendu, cette image d'une morale qui s'enroule autour d'un *Gestus* n'est pas très évidente, mais le fait qu'elle s'enroule autour d'un geste l'est-il vraiment davantage ? J'ai trouvé la définition suivante, dans un livre de Patrice Pavis intitulé *Vers une théorie de la pratique théâtrale : voix et images de la scène* : « Le *Gestus* brechtien est au départ le rapport social que l'auteur établit entre son personnage et les autres, au travers de ses attitudes, de son regard, de l'ensemble du langage corporel dont il dispose, mais aussi des intonations de sa voix. » On pourrait alors comprendre que de même que du lierre pousse autour des ruines d'anciens bâtiments, de même que les proverbes font signe vers des récits qui ne sont plus racontés mais dont ils continuent à témoigner, renvoyant à la fois à leur présence passée et à leur dissolution, de même une morale (au sens de la morale ou de la leçon d'une histoire) vient indiquer un ensemble de postures et de rapports sociaux qui n'ont plus cours, comme l'allégorie d'une éthique qui n'a plus cours : ce *Gestus* serait le nom brechtien de l'*Erfahrung*, dont il ne reste plus que des ruines, mais dont continue quand même à nous parler la figure du raconteur, pour peu qu'on sache la construire selon la distance et l'angle adéquats.

SM : Vous mettez là le doigt sur un problème récurrent – et fondamental – de la traduction de textes de philo. J'ai eu assez souvent l'occasion d'y réfléchir et voilà ma position : en principe (et les principes sont faits pour être bousculés, comme chacun sait !), je ne mets pas de mots étrangers dans ma traduction : l'auteur écrit dans sa langue, moi dans la mienne, il faut donc que le recours à un

mot étranger vienne de l'auteur lui-même. Un mot n'est pas invariablement équivalent à un concept, même à l'intérieur d'un même texte, sauf à instrumentaliser la langue d'un auteur (cf. les glossaires que certains traducteurs se croient permis d'établir, et qui sont inutiles, dans le meilleur des cas). Voilà pour les principes, et les exceptions : notamment quand un auteur donne un sens précis, différent de celui de la langue commune, à un mot récurrent (cf. Heidegger, encore que... !). Ce qui est peut-être le cas ici... mais je me pose la question. Le terme de *Praxis* n'est certes pas très courant en allemand, mais il l'est bien plus qu'en français, et pas réservé du tout à la langue philosophique. Dans notre texte, c'est-à-dire dans ce dernier chapitre, il apparaît pour traduire le terme de « pratique » dans la citation de Valéry ! Et dans sa version française, Benjamin utilise même le terme « activité » à la place de *Praxis*. Tout cela ne disqualifie évidemment pas votre analyse, que le texte autorise et que je trouve absolument pertinente, mais cela montre bien, ici aussi, qu'elle relève de votre « travail » de lecteur, de votre lecture, et non immédiatement de l'écriture de Benjamin (qui reste pour moi la contrainte essentielle). Il en est de même, je crois, pour le rapport à Brecht, lui aussi très pertinent, et éclairant – mais le mot *Gestus* fait partie de la langue commune, de Benjamin et de Brecht bien sûr, mais aussi de vous et de moi (si nous écrivions en allemand). Il me paraît significatif que Benjamin, comme bien d'autres, travaille avec les mots de la langue, même s'ils renvoient certes, peut-être, à leur emploi chez d'autres, mais pas seulement... D'ailleurs, d'un point de vue textuel, quand Patrice Pavis écrit le mot *Gestus* dans son texte/contexte en français, il cite explicitement Brecht, ce que je ne peux/veux pas me permettre de faire, puisque Benjamin ne cite pas explicitement Brecht.

Cela dit, vous avez raison, « geste » n'est sans doute pas une bonne traduction de *Gestus* (c'est le terme employé par Benjamin dans sa version française, mais son français n'est pas toujours très idiomatique... !). Il y a en effet dans ce mot, en allemand, quelque chose de figé, de global et d'expressif. La définition du dictionnaire Wahrig : « *Gebärde, Verhalten, = Gestik. Er tritt mit dem G. des Gönners, des Lebemanns auf.* » L'exemple en montre bien l'aspect théâtral. Je propose donc : « posture ».

DP : Très bien, je comprends et j'admets que si références il y a à un lexique marxisant ou brechtien, elles doivent rester implicites

dans le texte. L'argument, *Praxis* traduit le « pratique » de Valéry, est irréfutable, et ce que vous dites sur l'emploi de *Gestus* me convainc aussi tout à fait. On aurait donc : « Les proverbes, pourrait-on dire, sont des ruines qui occupent la place d'anciennes histoires et dans lesquelles, comme le lierre sur une muraille, une morale s'enroule autour d'une posture. » J'avais pensé à « gestuelle » ; pensez-vous que le terme est trop explicitement théâtral ? Il me semblait que cette dernière phrase du paragraphe engrangeait aussi tout ce qui précède sur l'importance de la main dans le récit et je cherchais un terme qui pourrait contenir cela au moins en écho.

SM : « Gestuelle » : non, trop explicitement théâtral en effet, et sans doute aussi trop concret. Ce n'est pas ainsi que je comprends *Gestus*, qui garde quelque chose de stéréotypé, ou du moins de stylisé, de typique et désigne aussi un comportement, une attitude. L'importance de la main ? Oui, mais comme l'instrument d'une technique artisanale, d'une pratique : la main qui brode, qui soutient le récit oral. Voilà, je comprends maintenant pourquoi « gestuelle » me gêne : la main est trop présente dans ce mot-là, elle est bien dans le passage, mais pas dans ce mot-là ! alors que *Gestus* renvoie à l'ensemble du corps et à un seul « geste » (comme on dit : « le geste auguste du semeur » ; je pense d'ailleurs que c'est à cette phrase, ou une autre du même type que pensait Benjamin en écrivant – assez maladroitement – en français : « Une morale grimpe autour d'un geste. »).

P.S. Je tiens à vous dire encore une fois à quel point je trouve vos analyses justes et intéressantes, et que mes objections portent exclusivement sur ce qu'on pourrait appeler la gestion du texte. Je fais partie de ces traducteurs qui considèrent que les philosophes sont aussi des écrivains, ce qui oblige à travailler d'abord sur la langue, et non pas à projeter une interprétation, si juste soit-elle, sur le texte (je ne m'interdis pas de penser, mais cela doit rester pour moi latent, sous-jacent) ; et c'est seulement à cette condition que les commentaires ultérieurs sont possibles ...

DP : Je vous remercie très sincèrement de me dire cela ainsi, et je partage avec vous le choix de faire des philosophes aussi ou surtout des écrivains. En tout cas, je pense que vous avez raison de refuser de reléguer leur langue dans une zone secondaire qui devrait dans le texte d'arrivée se subordonner aux significations que l'on discerne (et aussi à celles que l'on projette !) dans le texte. Ce que vous

appelez vos « objections » touchent souvent une propension de ma part à aller dans un tel sens, déformation sans doute de philosophe et de lecteur de philosophes en versions traduites ! Et non seulement je comprends que vous preniez le contre-pied de cette tendance, mais encore je vous approuve et vous incite à continuer à le faire avec vigueur, si jamais j'étais victime de rechutes de ce genre dans la suite de notre conversation. Quoi qu'il en soit, je veux vous dire, très sincèrement, que je trouve absolument passionnant le petit exercice auquel nous nous livrons. Merci beaucoup d'accepter de vous y livrer. J'apprends grâce à vous beaucoup de choses.

SM : Moi aussi, cette conversation, comme vous dites, me passionne. Cela m'oblige à réfléchir très précisément sur l'articulation entre le texte lui-même, dans sa littéralité, et les interprétations, qui sont par définition multiples mais non arbitraires. Merci de prendre ainsi au sérieux mon travail de traductrice.

Conclusion

Deux ans plus tard, le fruit de ces réflexions a bel et bien vu le jour : il suit à présent son destin de livre, dans les librairies, les bibliothèques, et entre les mains de ses lecteurs : Walter Benjamin, Le raconteur, traduit par Sibylle Muller, suivi d'un Commentaire de Daniel Payot, Circé, 2014.